



Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XI. Entretien des deux écuyers.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)

CHAPITRE XI.

Entretien des deux écuyers.

IL faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errans est une terrible vie ; nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho ; encore ce pain manque-t-il souvent ; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrère, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable ! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon

maître me l'a promise , et je l'attends tous les jours. — Moi , j'ai demandé au mien un petit canonicat , qui va m'arriver un de ces matins. — Ah ! ah ! j'entends ; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes , que je n'aime guère , voulaient lui persuader de se faire archevêque ; ça m'aurait causé , je vous l'avoue , le plus grand des embarras ; car , je n'en fais pas le fin , je ne vaudrais rien pour être ecclésiastique ; un bénéfice me générerait. Grâce au ciel , mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition , ses désirs sont très-modérés : et , sans aller chercher midi à quatorze heures , il persiste à devenir tout bonnement empereur. — Mais écoutez donc , mon confrère ; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parlez ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là ; elles ne sont rien moins que légères ; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière , où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables , comme la chasse , la promenade , la pêche.

Au bout du compte, qu'allons-nous chercher ? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute ; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi ! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus ; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien ! croyez-moi ; faisons une fin : laissons-là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfans. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. — J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, sur-tout mon aîné, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. — Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse ? — Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et sur-tout fort comme un Turc. — Diable ! voilà

de bonnes dispositions pour être comtesse. — Oh ! sa mère a beau dire , elle le sera.

Parlons de nos maîtres , reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre ? Assez , répondit Sancho : il est un peu fou ; mais il est bon-homme , incapable de faire du mal à qui que ce soit , désirant du bien à tout le monde , et si simple , qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour ; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux , et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut ; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force , à sa valeur , elles sont extraordinaires. — Il est amoureux , ce me semble ? — Oui , d'une certaine Cassildée de Vandalie , qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous ? chacune de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître ; mais croyez que si la vôtre bronche , la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation , Sancho toussait et crachait fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche , dit l'écuyer inconnu ; je vais vous chercher un excellent remède , que je porte toujours avec

moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune. — Ah ! mon dieu ! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur ? — C'est un méchant pâté de levraut. — Juste ciel ! ce levraut-là était aussi gros qu'un chevreuil ! Quoi ! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils ? — Je n'y manque jamais ; et vous ne voyez que le reste de nos provisions. — Diable ! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles, à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas ! malheureux que je suis ! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines ; voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc, mon confrère, répond l'inconnu ; ah ! je voudrais voir que mon maître s'avisât de

m'imposer ce régime ! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois ; mais j'ai toujours à mon arçon , d'un côté , une bonne cantine de viandes froides , de l'autre , cette bouteille que j'aime , que je chéris , et que j'embrasse à tout moment. Monsieur , reprit Sancho d'une voix tendre , voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois ? L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche , et se renversant sur le dos , il se met à regarder les étoiles , et demeure au moins un quart d'heure dans cette position , qui lui plaisait. En se relevant , il fit un soupir , laissa tomber sa tête sur son sein. Ah ! monsieur , dit-il , ah ! monsieur , c'est lui , je le connais ; il est de Ciudad-réal. — Vous avez raison ; c'est de là qu'il est ; de plus , il a quelques années. — A qui le dites-vous ? mon dieu ! Il n'y a pas de vin dont je ne devine , à la seule odeur , le pays et la qualité ; c'est une vertu , un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parens , du côté paternel , qui furent les meilleurs buveurs , les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet , l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : Ce vin-là est bon , mais il sent

le fer ; l'autre dit : Ce vin-là est bon , mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était pas possible , que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps , le tonneau vidé , l'on retrouva dans la lie une très-petite clef attachée à un très-petit cordon de cuir. Jugez , monsieur , si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin , quand nos écuyers furent las de boire et de babiller , ils s'endormirent l'un près de l'autre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.